



Comment Israël a perdu Hollywood

Description

Le génocide à Gaza et la croissance consécutive du mouvement de solidarité palestinien ont forcé les créatifs à remarquer l'éléphant dans la pièce.

Par Joseph Fahim, le 10 octobre 2025



La lettre ouverte de Film Workers for Palestine a d'ailleurs recueilli des milliers de signatures, dont celles d'Emma Stone et Joaquin Phoenix. / Reuters

Au cours des deux années qui ont suivi le 7 octobre 2023, la vidéo la plus effrayante et la plus troublante que j'aie vue n'était pas directement liée aux horreurs commises à [Gaza](#), aux enfants affamés ou aux membres sectionnés.

Il s'agissait d'un reportage vidéo du Guardian réalisé par Matthew Cassel, tourné à Tel Aviv pendant l'été et publié [le mois dernier](#).

On y voit [des Israéliens](#) gambader sur les plages ensoleillées, faire leurs achats dans des marchés animés et se retrouver dans des cafés branchés.

Cassel tombe par hasard sur une manifestation anti-guerre, mais se rend compte que les Palestiniens y sont à peine mentionnés.

« Accoutez, les Européens et les Australiens sont des idiots », crie un participant israélien âgé.

« Ils ne comprennent pas que l'islam arrive aussi chez eux. »

Tous les Israéliens interrogés expriment peu ou pas de compassion pour les [Palestiniens](#) tués et affamés depuis le 7 octobre, tout en doutant de la véracité des images provenant de Gaza.

Une jeune femme affirme que 80 % de ces images sont « mises en scène ».

Elle évoque le terme « Gazawood », calqué sur le terme péjoratif « Pallywood », qui prétend que la plupart des images provenant de Palestine et de Gaza ont été manipulées pour susciter la sympathie.

Il n'est fait aucune mention des rapports d'innombrables organisations de défense des droits humains qui démantèlent le discours israélien et affirment la réalité des souffrances palestiniennes.

Aucune des personnes interrogées ne reconnaît le nombre stupéfiant de victimes civiles calculé par l'armée israélienne elle-même.

« L'armée morale israélienne », comme le dit un soldat, est irréprochable. Et tout a commencé le 7 octobre. Mais est-ce vraiment le cas ? C'est une prise de conscience qui commence à se faire jour dans les institutions culturelles occidentales.

« Le mal vient de l'Occident »

Au cours des deux dernières années, le film le plus souvent cité en référence à Gaza a été *The Zone of Interest* de Jonathan Glazer.

La plupart des critiques hésitent à établir un parallèle entre l'indifférence sinistre de la famille anormalement ordinaire du film, menant une vie banale juste à côté d'Auschwitz, et l'apathie occidentale envers Gaza, jusqu'à ce que Glazer prononce son [célèbre discours aux Oscars en 2024](#).

« L'indifférence face au mal est plus insidieuse que le mal lui-même », a écrit un jour le théologien juif polono-américain Abraham Joshua Heschel. « C'est une justification silencieuse qui rend le mal acceptable dans la société. »

Ce que le 7 octobre a révélé, ce n'est pas cette indifférence face au Mal ; ce qu'il a révélé, c'est que dans le monde post-vérité, le Mal est le récit inventé pour rationaliser son indifférence, ses préjugés et ses privilèges.

« Le Mal vient d'un manque de flexion et de s que la pensée tente de s'engager avec le Mal et d'examiner les prémisses et les principes dont il est issu, elle est frustrée parce qu'elle n'y trouve rien », a déclaré Hannah Arendt dans une phrase célèbre. « C'est la banalité du Mal. »

Si les conséquences de la guerre ont prouvé quelque chose, c'est que les gens sont toujours capables de réfléchir, de remettre en question des récits établis de longue date et jamais remis en question, de discuter, de débattre, de faire preuve d'empathie et de militer pour une cause juste. Et l'art est au centre de tout cela.

La période qui a immédiatement suivi le 7 octobre a sans doute été la plus oppressante que j'ai connue en tant qu'acteur et professionnel du cinéma arabe.

Le chaos et la confusion qui ont suivi l'attaque du Hamas ont laissé place à la terreur menaçante des représailles israéliennes.

Soudain, le langage utilisé pour aborder le sujet est devenu extrêmement limité.

Une seule erreur, le moindre usage erroné d'une expression ou d'une syntaxe vague, pouvait mettre fin à une carrière dans l'Occident libre.

Nous devons commencer chaque déclaration en condamnant le Hamas pour prouver notre droiture, pour prouver que nous n'avons pas perdu notre moralité malgré les graves injustices dont chacun d'entre nous avait été témoin en grandissant.

En Occident, chaque Arabe était considéré comme suspect jusqu'à preuve du contraire.

Chaque artiste et acteur mettait sa carrière en jeu en s'exprimant ouvertement, dans ces premiers jours.

Nous devons sans cesse souligner nos différences idéologiques avec le Hamas, notre opposition vachement au meurtre de civils, notre rejet inconditionnel de toute forme d'antisémitisme, notre camaraderie inbranlable avec nos amis, collègues et partenaires juifs.

À chaque tape, nous avons dû défendre notre humanité fondamentale ; à chaque tape, nous avons dû nous opposer à la déshumanisation à laquelle chaque artiste et acteur était confronté en affirmant que les événements du 7 octobre n'étaient pas motivés par une haine pure et simple des Juifs, comme le prétendaient sans cesse les partisans d'Israël.

L'histoire de la Palestine a été documentée à outrance dans tous les médias imaginables par d'innombrables universitaires, y compris israéliens, mais les gens ont choisi de rester aveugles à l'histoire ; ils ont choisi de ne pas penser, comme le disait Arendt.

De la censure à la solidarité

Au lendemain du 7 octobre, l'art et le divertissement occidentaux n'ont pas été aussi bienveillants envers la Palestine qu'ils l'avaient été envers l'Ukraine.

Hollywood s'agit-il est immédiatement empressé de montrer sa solidarité avec Israël ; les institutions artistiques et les salons du livre ont exclu les artistes qui soutenaient publiquement la cause palestinienne ; et les festivals de cinéma ont tout simplement évité le sujet.

Il s'agit de la plus grande campagne de censure dont le président auteur ait tenté au moins en dehors du monde arabe.

La liberté d'expression dont l'Occident est toujours targuée est avérée être un mythe, et cela avant même que Trump ne fasse de la censure la norme acceptée dans les pays du Nord.

À cette époque, le racisme, refoulé jusqu'alors par les politiques de diversité, a trouvé un prétexte pour exploser dans toute sa laideur.

La multitude d'articles sur le divertissement publiés au cours des premières semaines laissaient implicitement entendre qu'il s'agissait d'une guerre entre les Israéliens civilisés et les Arabes brutaux, entre les Juifs progressistes et leurs voisins arabes primitifs.

Puis, l'opinion publique a évolué parallèlement au nombre de victimes palestiniennes et à la prise de conscience croissante de leur situation et de leur cause.

Tout au long de ce processus épuisant, une question revenait sans cesse : fallait-il que tant d'innocents meurent avant que le monde ne se décide enfin à s'informer sur le sujet ?

Une poignée d'artistes et d'écrivains à Mark Ruffalo, Javier Bardem, Susan Sarandon, Melissa Barrera, Bella Hadid, Dua Lipa, Nan Goldin, Annie Ernaux ont finalement manifesté leur solidarité avec la population assiégée de Gaza.

De nombreuses autres célébrités qui ont rejoint le mouvement ont agi que lorsque Gaza a été officiellement déclaré gâtonocide par les groupes de défense des droits humains et les États, c'est-à-dire lorsque l'agression israélienne ne pouvait plus être justifiée.

On ne sait pas dans quelle mesure le soutien des célébrités a influencé la perception du public à l'égard de la cause palestinienne, mais il lui a certainement donné une reconnaissance globale qui lui faisait défaut depuis un demi-siècle.

Vanessa Redgrave était une voix isolée lorsqu'elle a dénoncé l'intimidation et le harcèlement des « voyous sionistes » dans son discours cinglant aux Oscars en 1978.

Une ouverture pour les voix arabes

La culture post-11 septembre a imposé un changement dans la manière dont les Arabes et les Palestiniens sont représentés dans l'art occidental.

La diabolisation et l'exotisation pure et simple des Arabes au lendemain des attentats ont faibli, car au cours des deux dernières décennies, un espace plus large a été ouvert pour englober et comprendre les histoires arabes.

Les histoires palestiniennes sont devenues des éléments incontournables des cultures américaine et européenne. À la télévision, *Mo* et *Ramy* ont réussi à présenter le récit palestinien à un public plus large.

Les films palestiniens indépendants ont obtenu des financements importants de la part d'institutions européennes et ont été présentés dans certains des plus grands festivals du monde.

Les écrivains, les musiciens et les artistes visuels sont devenus des figures incontournables de toute scène culturelle sérieuse.

Les retombées du 7 octobre ont peut-être fait dérailler les artistes palestiniens au cours de la première année qui a suivi l'attaque du Hamas, mais en octobre 2025, le tableau est radicalement différent.

De plus en plus d'artistes, de musiciens et de célébrités s'expriment contre Israël.

Les auteurs palestiniens à Yasmin Zaher, Basim Khandaqji, Mosab Abu Toha, Lena Khalaf Tuffaha ont été salués par les associations les plus prestigieuses au monde.

Les drapeaux palestiniens et les broches en forme de pastèque sont désormais monnaie courante dans les festivals de musique des deux côtés de l'Atlantique.

De plus en plus de stars hollywoodiennes soutiennent les films palestiniens, comme Ruffalo et Bardem avec *All That's Left of You* de Cherien Dabis, ou Brad Pitt, Joaquin Phoenix, Rooney Mara et Alfonso Cuarón avec *The Voice of Hind Rajab* de Kaouther Ben Hania.

No Other Land est devenu le premier film arabe à remporter un Oscar ; avec 2,5 millions de dollars de recettes, il est le film arabe qui a généré le plus de revenus en Amérique du Nord.

Deux ans après le 7 octobre, Redgrave, qui avait été bruyamment hué au Dorothy Chandler Pavilion, n'est plus une voix isolée.

Le lobby pro-sioniste dans le monde du spectacle, quant à lui, est de plus en plus marginalisé et ostracisé.

L'argent sale

La balance penche désormais nettement en faveur de la cause palestinienne. Selon les sondages réalisés dans la plupart des pays du monde, y compris aux États-Unis et en Allemagne, l'opinion favorable à Israël est à son plus bas niveau historique.

Les institutions culturelles restent réticentes à boycotter leurs homologues israéliennes, mais on constate une réduction notable de la collaboration avec les artistes israéliens soutenus par l'État.

Cette vague historique n'aurait pas vu le jour sans les innombrables manifestations et les mouvements populaires inébranlables qui ont submergé le monde occidental.

L'art, le divertissement et Hollywood se sont transformés en industries réactionnaires qui tentent de rattraper leur retard sur la jeunesse éclairée.

Ce changement radical d'idéologie n'est pas le fruit de leur initiative! c'est la volonté et la conviction du peuple qui l'ont provoqué.

Gaza pourrait-elle provoquer un changement radical dans les arts et le divertissement ? Le jury reste indécis à ce sujet.

Parmi les nombreuses déclarations politiques relatives à Gaza faites lors du Festival du film de Venise le mois dernier, celle de l'actrice américaine Indya Moore, qui soutient depuis longtemps la Palestine, concernant le devoir éthique d'enquêter sur la source de financement, a particulièrement touché le public.

Le financement des arts et du divertissement a toujours été un sujet épineux et complexe, d'autant plus dans le domaine du cinéma qui dépend d'une multitude de sources et de financeurs disparates.

L'argent sale a toujours fait partie intégrante de la production cinématographique à travers différentes générations et sur tous les continents.

Les critiques et les professionnels du cinéma l'ont accepté comme une réalité inévitable du milieu.

Si l'argent provenant de bailleurs de fonds douteux ou éthiquement discutables est utilisé pour produire de grandes œuvres d'art qui vont à l'encontre de ce que ces financiers défendent, n'est-ce pas le mal ?

Pourtant, la réaction négative à laquelle a été confronté le sociétal de streaming indépendant Mubi concernant son partenariat avec Sequoia Capital, qui entretient des liens étroits avec l'armée israélienne, ne manquera pas de soulever davantage de questions sur l'écosystème du financement cinématographique.

Israël est la cible la plus facile à pointer du doigt, mais qu'en est-il de la Chine ou de l'Arabie saoudite ? Qu'en est-il des entreprises américaines anti-syndicalistes qui exploitent leurs employés ? Qu'en est-il des subventions publiques accordées par des États complices du génocide de Gaza, comme l'Allemagne ?

Et en matière de programmation, est-il acceptable de soutenir des films financés par des autocraties subventionnées par l'État, comme l'Égypte ou l'Iran ?

En comparaison, Israël est un cas clair. Mais si nous voulons une industrie plus saine et plus éthique, ces questions difficiles et plus confuses doivent être posées.

Quel avenir pour la Palestine dans le cinéma ?

Le récit palestinien n'a jamais été aussi répandu qu'aujourd'hui, mais les paramètres d'expression restent étroits. Gaza, la [Nakba](#) et les colonies colonialistes sont les thèmes les plus

couramment acceptés dans les récits palestiniens postérieurs au 7 octobre.

Les films qui souhaitent aborder des questions « épineuses » telles que la résistance armée, les droits des homosexuels ou la corruption de l'Autorité palestinienne pourraient se heurter à une forte réticence de la part des bailleurs de fonds et d'un public peu disposé à accepter des récits plus nuancés et plus complexes.

Des films de la même veine que *Paradise Now* (2005) de Hany Abu-Assad, qui présente une vision sympathique des kamikazes, *Divine Intervention* (2002) d'Elia Suleiman, avec sa description comique d'une attaque violente contre l'armée israélienne, ou même le classique de Tewfik Saleh, *The Dupes* (1972), avec sa condamnation accablante des « tats arabes pour avoir abandonné la cause palestinienne, n'ont aucune chance d'être financés ou diffusés dans un avenir proche.

Il en va de même pour *The Report on Sarah and Saleem* (2018) de Muayad Alayan ou *Mediterranean Fever* (2022) de Maha Haj, qui dépeignent sans détour la vie brisée des Palestiniens en Israël.

Il est peut-être trop tôt pour avoir davantage de films du genre de *Paradise Now* et *Sarah and Saleem*, mais à mesure que le récit palestinien devient plus familier et plus populaire, il y aura inévitablement une demande pour des récits plus riches et plus multifacettes exposant toute la richesse du passé et du présent de la Palestine.

Tout cela pour dire que le récit palestinien est là pour rester. Le paysage artistique et culturel est aujourd'hui méconnaissable par rapport à ce qu'il était avant le 7 octobre.

Le pouvoir de l'empathie, de l'amour et de la connaissance a montré qu'il y a une lumière au bout du tunnel.

Dans *L'Éthique de l'ambiguïté*, la philosophe française Simone de Beauvoir écrit : « Une liberté qui ne s'inscrit pas dans la négation de la liberté doit être niée. »

La liberté dont a joui l'état sioniste pour raconter sa version déformée et embellie de sa fondation depuis 1948, la liberté dont il a joui pour supprimer le récit palestinien pendant plus de 75 ans, pourrait enfin toucher sa fin.

Le récit palestinien n'a plus sa place dans le statut de victime. Comme l'a dit un jour [Ghassan Kanafani](#), la cause palestinienne « est la cause de tous les révolutionnaires, où ils se trouvent, car c'est la cause des masses exploitées et opprimées de notre époque ».

L'indifférence des Israéliens dans la vidéo du Guardian n'est plus la norme ! c'est est désormais l'exception.

Traduction : JC pour l'Agence Média Palestine
Source : [Middle East Eye](#)

date créée
2025/10/14